

CHASQUI



LE COURRIER DU PEROU

An 1, numéro 1

Bulletin Culturel du Ministère des Relations Extérieures

Juillet 2003



SOLEIL NOIR, 1992. Acrylique sur toile. 200 x 1.80 cm.

QUAPAQ ÑAN: LE CHEMIN DES INCAS / SZYSZLO DANS LE LABYRINTHE /
FLORA TRISTÁN: L'ITINÉRAIRE DE LA GÉNÉROSITÉ / PERUANITE DU PISCO /
LA VISITE D'HUMBOLDT / LE CORPUS CHRISTI DE CUSCO

QHAPAQ ÑAN

Le chemin des Incas

Luis Guillermo Lumbreras

Quand Francisco Pizarro et ses alliés vinrent au Pérou, en 1532, ils entrèrent dans un pays recouvert par un réseau complexe de communications, qui non seulement permettait de se déplacer d'un côté à l'autre du territoire par des chemins bien tracés et bien desservis, mais grâce à ce réseau les nouvelles et les biens circulaient avec une grande rapidité, à un degré élevé d'efficacité et de sécurité.

Grâce à ceci, les peuples de la montagne recevaient avec promptitude les produits de la mer et, de la même manière, les bois fins et les plumes polychromes des forêts humides de l'Amazonie arrivèrent aux vallées côtières. Grâce à cela, les Incas de Cusco pouvaient gérer le travail et la production des territoires éloignés à plusieurs milliers de kilomètres de cette ville. Les *canaris*, natifs de la montagne du sud de l'Equateur, et les *chachas* d'Amazonie, vivaient dans les vallées de Cusco et dans les bassins tempérés des autres provinces incas, sans perdre pour

cette raison, l'accès à leurs terres natales ni le contact avec leurs parents.

Ce fut tellement vrai, qu'en peu de temps –après la conquête espagnole–, les différents villageois qui remplissaient les tâches communales à Tawantinsuyu dans plusieurs endroits de l'Empire, retournèrent à leurs lieux d'origine, sans délai. Ce fut tellement vrai que les espagnols purent se rendre, sans fatigue, de Cajamarca à Cusco en quelques jours, récompensés par l'hospitalité généreuse des services de nourriture et d'hébergement rencontrés en chemin.

Trois siècles plus tard, tout de

suite après l'établissement de la République au Pérou, déjà entrée dans le 20^{ème} siècle, l'installation des moyens de transports mécaniques, produit de la grande Révolution Industrielle qui envahit le monde au 19^{ème} siècle, mena à une politique de communication terrestre basée sur l'usage des voitures. Lentement, on vit augmenter l'abandon des routes piétonnières ou les chemins des ânes.

L'aménagement des routes – qui sont des chemins pour rouler et non pour marcher – est un choix très onéreux pour les pays de la Cordillère, étant donné qu'il exige de préférence des terrains plats et horizontaux. Ceci retarda et rendit terriblement difficile le développement d'une politique routière au Pérou, croisé longitudinalement par la Cordillère des Andes, de tracés très déséquilibrés, avec ses espaces plats particulièrement dominés par des plans inclinés et avec des pentes aigües.

A articuler les nouvelles technologies du transport avec une option économique exportatrice, les stratégies de communication, se déplaceront ouvertement vers la côte – en connexion avec les ports – où il y avait des espaces susceptibles d'être utilisés comme terrains horizontaux, coupant les déserts voisins de la mer.

Cette option relative à la voie publique, déplaça le vieux réseau d'articulation andin, qui s'était aménagé au long de plusieurs siècles et qui avait acquis la forme d'un projet intégral de communication terrestre au 15^{ème} siècle, configuré comme le principal moyen de l'organisation du

Tawantinsuyu, un projet politique identifié comme l'Empire des Incas et qui avait sa capitale dans la ville de Cusco.

Ce réseau avait comme axe central la Cordillère des Andes. L'option technologique de l'époque a conduit à une solution piétonnière, où le chemin devait faciliter le transit des personnes, cortèges et caravanes, souvent accompagnés par des troupeaux de lamas, conduisant leurs transporteurs par des sentiers fermes et bien tracés. La cordillère se parcourait longitudinalement, sauvant les espaces suspendus par l'usage d'escaliers, sauvant les ravins par l'usage de ponts et aménageant des « passages » dans les points du chemin où les massifs imposaient des solutions telles que des tunnels ou l'extension de la construction de tronçons.

Le « Qhapaq Ñan » était le chemin principal, d'où se dégageait une série de chemins latéraux qui reliaient l'axe longitudinal avec tous ces chemins et chacune des installations humaines installées aux cimes, aux flancs et aux ravins de la cordillère. Depuis tous les points il fut possible d'arriver à un réseau qui était radial ou linéaire selon l'exigence des territoires. De cette façon, les produits de la terre pouvaient transiter d'un confin à l'autre du pays, selon la demande, les nécessités et les projets, mais surtout ils pouvaient se connecter avec efficacité aux voisins proches ou lointains, permettant un circuit d'échanges de biens et de services qui rendaient possible la prestation

MESSAGE

Vint à resurgir le « Chasqui » au Pérou, mais cette fois c'est pour recourir le monde. Au temps des Incas le « Chasqui », ou le courrier officiel, portait les nouvelles, précisément par le « Quapaq Ñan », jusqu'aux confins du Tawantinsuyu. Maintenant, grâce aux progrès technologiques, il souhaite arriver jusqu'aux pays amis et à nos compatriotes qui vivent à l'extérieur pour promouvoir en leur sein la culture péruvienne, qui nous honore et nous enrichit par sa célèbre qualité et diversité.

La publication de ce premier numéro du « Chasqui » coïncide avec l'approbation du Plan de la Politique Culturelle Externe élaborée par le Ministère des Relations Extérieures. Il s'agit d'une force ambitieuse qui concerne diverses institutions publiques et privées et qui compromet notre reconnaissance. Nous souhaitons rendre un hommage à l'illustre historien et chancelier Raul Porras Barrenechea – qui avec succès a édité, il y a quasi un demi-siècle, le premier *Bulletin Culturel Péruvien* de cette Chancellerie – et a fait nôtre ses paroles: « *le Pérou, pays de carrefour, de croisement de tous les chemins et de tous les courants culturels de l'Amérique depuis l'époque préhistorique, est un pays de conciliation de contraires et de synthèse* ».

Allan Wagner Tizon
Chancelier de la République

efficace d'aides mutuelles dans toutes les circonstances où cela s'avérait nécessaire.

Ce régime cantonnier, fait de tracés bien délimités, avec une signalisation des routes grâce à un fixage bien défini des limites du chemin, était de plus accompagné d'une généreuse politique de réserves et de conserves d'aliments et de vêtements, grâce à l'installation – au bord des chemins – de magasins, les «qollqas», d'où se gardaient les excédents pour couvrir les demandes imprévues, qui allaient, à leur tour, accompagnant les saisons, les «tambos», où les piétons pouvaient se reposer et récupérer leurs énergies. De cette manière, au long de plus de 5.000 kilomètres de route, les voyageurs savaient qu'ils pouvaient transiter sans dévier du chemin, avec la pleine sécurité de disposer de la facilité des biens et des services nécessaires pour un long trajet.

Le chemin rendait possible que les «chasquis», les messagers de l'Inca, rapportèrent les nouvelles de tout l'Empire en peu de temps, facilitant l'intervention de l'état dans toutes les instances administratives où il était compromis. Ce fut grâce au même moyen que l'Inca reçut à Cusco les bénéfices du tribu qui arrivaient sous la forme de biens – comme des poissons frais venus de la mer – ou des forces de travail itinérantes. Ce fut aussi le moyen par lequel se déplaçaient les armées de l'Inca pour établir les conditions imposées par l'Etat dans les zones soumises à Cusco.

Le chemin des Incas causa une inexplicable surprise aux Espagnols qui le rencontrèrent en plein fonctionnement. Les travées balisées, plusieurs d'entre elles protégées par des murailles qui accompagnaient les cortèges par de larges habillages, ainsi que la largeur des tracés, fixés avec des bords clairement visibles dans la plus grande part des trajets, convertissaient la voie – en plus du service – en un spectacle incroyable.

Spectaculaire oui, d'harmonie et de sécurité, qui se combinaient avec ce qu'offrait le paysage naturel andin, polychrome et divers. Malgré les 7.000 kilomètres de large que détient la Cordillère des Andes, près de 5.000 furent couverts par le « Quapaq Ñan ». Dans ces 5.000 kilomètres s'enregistre la



plus notable variété de paysages qui existent sur la planète depuis les milieux gelés des montagnes enneigées, qui s'entourent d'étendues glaciales et de steppes froides, jusqu'aux ravins aux bosquets humides ou secs – selon la latitude – et aux savanes et aux vallées voisines, tempérées ou chaudes et, loin, aux étendues

reposé dans la vallée ou dans la petite vallée où fut installée l'auberge ou dans la ville de son voyage, contemplant les montagnes, d'où les dieux «apus» lui donnèrent la protection.¹

Bien entendu, ce réseau ne fut pas créé du jour au lendemain, ni répondait à l'unique volonté de l'Inca. Peut-

« Ce régime cantonnier, fait de tracés bien délimités, avec une signalisation des routes grâce à un fixage bien défini des limites du chemin, était de plus accompagné d'une généreuse politique de réserves et de conserves d'aliments et de vêtements »

de sable et aux rocheuses de toutes les couleurs des montagnes arides. Les forêts vertes, les steppes jaunes et rocailleuses avec des cactus éparpillés sont des images que le transporteur pouvait voir en une seule journée de « Quapaq Ñan », après s'être

être 1.000 années avant l'installation de l' Empire Inca, probablement en 500 – pendant l'époque connue comme celle des Wari – on avait installé un chemin cantonnier andin, avec le même soin que le « Quapaq Nan », qui naquit d' Ayacucho



jusqu'aux proximités du Lac Titicaca, par le sud et jusque près de Chachapoyas et Piura par le nord. Le Tawantinsuyu dépassa ces limites et mena le « Quapaq Ñan » jusqu'aux Pastos, plus loin qu'Ibarra et Quito par le nord jusque près du cours d'eau du fleuve Guaytara – au sud de la Colombie – et jusqu'aux frontières entre Pincuches et Mapuches, près de l'actuelle ville de Concepcion au centre-sud du Chili et à la terre des Huarpes en Argentine. Plusieurs millions d'habitants étaient ainsi connectés, dont les formes de vie étaient différentes, ainsi que les langues et les coutumes, avec le centre et la ville de Cusco. De Cusco sortait le « Quapaq Ñan » dans quatre directions : au nord – Chinchaysuyu – occupée par les quechuas et les yungas, au sud – Quollasuyu – occupée par les quechuas et les arus, à l'occident – Contisuyu – occupée par les pukinas et les aymaras et à l'orient – Antisuyu – occupée par les chunchos. Terres fertiles du nord, terres arides du sud, désertiques à l'ouest, forestières à l'est.

En vérité les villages furent et sont connectés, maintenant de forts signes d'unité avec les composantes propres de leur diversité; mais ils ont perdu l'axe articulateur d'une politique concrète relative à la voie publique et restent sensibles aux nécessités d'intégration qu'ils réclament. C'est un axe articulateur qui comprenait près de 40.000 kilomètres d'un réseau que les archéologues ont pu enregistrer dans plus de 23.000 kilomètres de chemins. En termes de patrimoine archéologique, c'est, sans doute, le monument majeur connu sur le Continent américain de plus il est partagé par cinq pays andins. Sur cette route aujourd'hui vivent des communautés d'agriculteurs, de bergers, de miniers et de pêcheurs; il y a des peuples dont l'artisanat croise les mers grâce à la richesse de leurs formes et contenus, alors que d'autres les gardent sans pouvoir les promouvoir. C'est une route effondrée, saturée de promesses de retour. ●

¹ « Apus » ce sont les dieux ou les forces naturelles qui protègent la vie et donnent la sécurité.

FLORA TRISTÁN

UN ITINERAIRE DE LA GENEROSITE

Marco Martos

Flora Tristán (1803 – 1844) appartient au groupe des grandes anticonformistes, personnes persuadées qu'il fut possible de changer la racine de la société pour une éradication des tares de l'injustice et de la souffrance. Fille de père péruvien et de mère française, toute sa vie elle s'est battue contre l'adversité et fut à travers de ses écrits, d'un militantisme politique, passionnée, elle est l'image de la première lutteuse sociale qui relia son nom à celui du Pérou.

Dans le plus fameux de ses livres, *les Pérégrinations d'une paria*, elle traite de son voyage au Pérou pendant les années 1833 et 1834. Le livre offre une vision de la vie publique et privée de la société péruvienne du 19^{ème} siècle. Bien qu'agile, la narration s'arrête de manière morose à une série de mentalités d'idiosyncrasie traditionnelle qui mettent en difficulté les avances de la modernité.

Les parents de Flora, Anne-Pierre Laisnay et Mariano Tristán et Moscoso, se connurent à Bilbao. Elle fuit la Révolution Française et lui fit partie de l'exercice espagnol. L'épisode de leur mariage est rempli de brumes. Le plus probable fut qu'ils s'unirent devant un prêtre français, aussi exilé, mais dans les moments turbulents qui se vivaient, quelque détails ont été oubliés, nous pouvons imaginer que les noces ne furent pas enregistrées devant les autorités compétentes et que pour cela elles manquèrent de validité en France.

Pendant l'existence de Mariano Tristán, les conditions de vie de Flora à Paris furent excellentes, mais à la mort du militaire aréquipien, en juin 1807, lorsque la petite fille n'avait pas encore cinq ans, la situation changea violemment. Mère et fille furent dépouillées de la propriété qu'elles tenaient et tous les biens du Sieur Mariano passèrent à former part de la fortune de ses parents au Pérou. Dans ces circonstances naquit l'appellation de Flora Tristán que plus tard elle se donna à elle-même. Un siècle et demi après sa mort, la paria ainsi autodénominée, a été



LE PARADIS DANS L'AUTRE COIN

La récente publication de la nouvelle de Mario Vargas Llosa *Le paradis à l'autre coin* a ramené à la mémoire du public lecteur la vraie histoire royale de deux protagonistes: Flora Tristán et son petit-fils Paul Gauguin (Paris, 1848 – Iles Marquises, 1903). Il est certain que l'imagination populaire se reliait vaguement à ces deux personnages, mais jamais jusqu'aujourd'hui la fiction des péruviens, s'était autant appuyée sur l'histoire. Menendez Pidal disait que les espagnols sentaient l'histoire de façon poétique. Maintenant, c'est une marque de la littérature hispanophone qui la distingue clairement des autres littératures comme de la française ou de l'anglaise.

Mario Vargas Llosa, comme il nous y a habitués, a construit une nouvelle d'haleine soutenue, d'où l'investigation rigoureuse qu'il a réalisée pendant plusieurs années, se convertit en une narration agile qui présente les biographies colorées de cette valeureuse lutteuse sociale, Flora Tristán et de son génial petit-fils, Paul Gauguin. Apparemment à Gauguin il lui est arrivé plus de choses, depuis son abandon de la vie boursière, l'élection de la peinture comme objectif de vie, jusqu'à sa recherche des paradis primitifs, mais la vie de Flora Tristán, sous la plume de Vargas Llosa, n'est pas moins intéressante: il s'agit d'une femme qui va se dépouiller de tout objectif qu'elle considère comme subalterne, pour se fixer un haut idéal. Gauguin passa les cinq premières et décisives années de son enfance à Lima, dans la maison de ses parents Echenique Tristán. Le monde se souvient maintenant du centenaire de sa mort et du bicentenaire de son illustre grand-mère.

recueillie par l'imagination des péruviens, reconnue comme une illustre compatriote, aimée et estimée.

De pénibles circonstances obligèrent Flora à travailler comme ouvrière dans l'atelier de gravure du peintre et lithographe André Chazal, qui se sentait attiré par la jeune femme. Chazal, comme cela s'était déjà passé autrefois avec d'autres jeunes filles, aurait aimé en faire son amante, mais la volonté de fer de la nubile travailleuse dans un certain sens l'obligea à la demander en mariage. La noce se célébra en 1821 et avec elle commenceront une série de souffrances qui accompagneront Flora toute sa vie. Chazal la vexait continuellement, la recouvrait d'injures, la battait et n'avait pour elle que quelque considération dans les moments prévus pour les relations charnelles.

Flora Tristán tira des conclusions radicales sur sa vie matrimoniale à 22 ans. Mère de trois enfants, elle rechassa la maternité et n'eut plus confiance dans la valeur du sexe. Dans un acte audacieux, que ses contemporains pouvaient à peine comprendre, même ceux qui lui manifestaient leur bonne volonté, elle abandonna son foyer et elle partit emportant avec elle ses trois enfants. Entre 1825 et 1830 elle vécut dans la débrouille, fuyant tantôt André Chazal, comme la justice française. Ce furent des années pénibles, obscures et d'intense douleur. Deux de ses enfants moururent les années suivantes et l'unique survivante, Aline Marie, qui fut plus tard la mère de Paul Gauguin, passa toute son

enfance à la campagne grâce à la diligence de nourrices généreuses.

On ne sait pas exactement comment Flora Tristán commença à voyager, sa version fut qu'elle se rendit à Londres comme dame de compagnie, nous pouvons imaginer qu'elle ait dû travailler comme servante.

Fortuitement, à Paris, Flora Tristán rencontra Zacarias Chabrié, un capitaine de bateau qui connaissait bien le Pérou, qui lui suggéra de prendre contact avec les parents de son père défunt, Mariano Tristán. Son oncle, Sieur Pio, dans une réponse tardive, pleine de flatteries à cette nièce apparue récemment, en même temps fuyante, lui disait entre les lignes l'impossibilité de partager l'héritage de son frère.

Même ainsi, Flora s'embarqua en 1833 et se retrouva au Pérou pendant un total de dix mois, deux à Lima et huit à Aréquipa. Flora a vécu à Arequipa une situation paradoxale. D'un côté elle se vit comblée d'attention au sein d'une famille puissante, entourée de serviteurs et de proches, en même temps elle reçut un cortège de nombreux galants qui ignoraient sa condition de femme mariée et mère de trois enfants; de l'autre elle percevait la profonde injustice de la société péruvienne et en même temps elle comprenait le rejet de sa propre famille, qui lui refusait les droits d'héritage lui correspondant naturellement.

Flora Tristan a acquis de la maturité au Pérou. Son aplomb et sa résolution deviendront proverbiales. Son livre *Les pérégrinations d'une paria* en 1837, fut un succès en France. Mais le destin lui offrit de toutes façons de désagréables surprises: André Chazal intenta de l'assassiner dans la rue.

Comme si le destin la purifia, elle écrit une nouvelle, *Méphis*, en 1838 et *Promenades par Londres*, une critique acide de la société capitaliste. Des hommes et des femmes en atelier défilaient, des maisons de tolérance, usines, asiles d'aliénés, marchés, au côté de clubs aristocratiques, fêtes hippiques, discussions au sommet du Parlement. De manière naturelle, Flora Tristan se transforma en lutteuse sociale. Elle écrit son livre *L'union ouvrière* (1843). Elle avait commencé des tournées politiques dans tout le territoire français quand la mort l'a surprise le 14 novembre 1844. ●

CÉSAR MORO / POÉSIE

VIENES EN LA NOCHE CON EL HUMO FABULOSO DE TU CABELLERA

Apareces
La vida es cierta
El olor de la lluvia es cierto
La lluvia te hace nacer
Y golpear a mi puerta
Oh árbol
Y la ciudad el mar que navegaste
Y la noche se abren a tu paso
Y el corazón vuelve de lejos a asomarse
Hasta llegar a tu frente
Y verte como la magia resplandeciente
Montaña de oro o de nieve
Con el humo fabuloso de tu cabellera
Con las bestias nocturnas en los ojos
Y tu cuerpo de rescoldo
Con la noche que riega a pedazos
Con los bloques de noche que caen de tus manos
Con el silencio que prende a tu llegada
Con el trastorno y el oleaje
Con el vaivén de las casas
Y el oscilar de luces y la sombra más dura
Y tus palabras de avenida fluvial
Tan pronto llegas y te fuiste
Y quieres poner a flote mi vida
Y sólo preparas mi muerte
Y la muerte de esperar
Y el morir de verte lejos
Y los silencios y esperar el tiempo
Para vivir cuando llegas
Y me rodeas de sombra
Y me haces luminoso
Y me sumerges en el mar fosforescente donde
acaece tu estar
Y donde sólo dialogamos tú y mi noción oscura
y pavorosa de tu ser
Estrella desprendiéndose en el apocalipsis
Entre bramidos de tigres y lágrimas
De gozo y gemir eterno y eterno
Solazarse en el aire rarificado
En que quiero aprisionarte
Y rodar por la pendiente de tu cuerpo
Hasta tus pies centelleantes
Hasta tus pies de constelaciones gemelas
En la noche terrestre
Que te sigue encadenada y muda
Enredadera de tu sangre
Sosteniendo la flor de tu cabeza de cristal moreno
Acuario encerrando planetas y caudas
Y la potencia que hace que el mundo siga en pie y guarde
el equilibrio de los mares
Y tu cerebro de materia luminosa
Y mi adhesión sin fin y el amor que nace sin cesar
Y te envuelve
Y que tus pies transitan
Abriendo huellas indelebles
Donde puede leerse la historia del mundo
Y el porvenir del universo
Y ese ligarse luminoso de mi vida
A tu existencia.

TU VIENS DANS LA NUIT AVEC L'ODEUR FABULEUSE DE TA CHEVELURE

Tu apparais
La vie est certaine
L'odeur de la pluie est certaine
La pluie te fait naître
Et frapper à ma porte
Oh! arbre
Et la ville la mer où tu navigues
Et la nuit s'ouvre à ton pas
Et le cœur revient de loin à s'assommer
Jusqu'à arriver devant toi
Et te voir comme la magie resplendissante
Montagne d'or ou de neige
Avec l'odeur fabuleuse de ta chevelure
Avec les bêtes nocturnes dans les yeux
Et ton corps de braises
Avec la nuit qui en arrose des morceaux
Avec les blocs de nuit qui tombent de tes mains
Avec le silence qui prend à ton arrivée
Avec le bouleversement et la houle
Avec le va-et-vient des maisons
Et l'oscillation des lumières et de l'ombre plus dure
Et tes mots d'avenue fluviale
Venue si vite et tu t'enfuis
Et tu désires mettre ma vie à flots
Et toi seule tu prépares ma mort
Et la mort d'espérer
Et le mourir de te voir loin
Et les silences et attendre le temps
Pour vivre quand tu arrives
Et tu m'entoures d'ombrage
Et tu me fais lumineux
Et tu me submerges dans la mer phosphorescente
d'où survient ton être
Et d'où seulement nous dialoguons toi et ma notion
obscur et épouvantable de ton être
Etoile qui se détache dans l'apocalypse
Entre les mugissements de tigres et les larmes
De joie et de gemir éternel et éternel
Se distraire dans l'air raréfié
Dans lequel je veux t'emprisonner
Et rouler par la pente de ton corps
Jusqu'à tes pieds scintillants
Jusqu'à tes pieds de constellations jumelles
Dans la nuit terrestre
Qui te suit enchaînée et muette
Emmêlée de ton sang
Soutenant la fleur de ta tête de cristal métissé
Aquarium recelant des planètes et des filaments
Et la puissance qui fait que le monde continue
debout et conserve l'équilibre des mers
Et ton cerveau de matière lumineuse
Et mon adhésion sans fin et l'amour qui naît sans cesser
Et t'enveloppe
Et que tes pieds transitent
Ouvrant des traces indélébiles
D'où peut se lire l'histoire du monde
Et le devenir de l'univers
Et cela s'attache lumineusement de ma vie
A ton existence.

César Moro (Lima, 1903 – 1956) est considéré comme un des poètes hispano-américains les plus importants de la poésie surréaliste. La Pontific Universidad Católica du Pérou a publié récemment *Le prestige de l'Amour*, PUCP 2002, avec la sélection, traduction et prologue de Ricardo Silva-Sansisteban.

SZYSZLO DANS L'AMÉRIQUE LATINE

Mario Va

Fernando de Szyslo Valdelomar (Lima, 1925) a commencé ses études au collège jésuite « l'architecture, mais ensuite il a choisi l'Ecole des Arts Plastiques de l'Université Catholique dirigée par Adolfo W et adhéra à l'abstraction. Au début de cette année *La Maison de l'Amérique Latine* montra dans la ca texte suivant, publié dans le catalogue de l'exposition parisienne, le célèb

De temps en temps, surgit une question, l'anxiété: l'Amérique Latine existe-t-elle? Sommes-nous différents des autres? Et si c'est ainsi, comment se définit cette identité latino-américaine dans la culture? A personne il n'arriverait de s'interroger sur l'existence du français, de l'italien ou de l'espagnol. Ces cultures nous paraissent tant évidentes, comme souveraines, des réalités indiscutables que chaque tableau, roman, système d'idées sorties d'elles consolide. La nôtre, le nôtre, en échange nous donne un résultat beaucoup moins irréfutable. Comme si l'Amérique Latine pourrait se dissoudre sous peu ou ne finirait jamais de coaguler dans un tout cohérent cette multitude de traditions, mentalités et langues qui la composent: le préhispanique, l'europpéen, l'africain, les divers métissages.

Selon les époques et les modes dominantes, les artistes latinos-américains se sont considérés comme blancs, indiens ou métis. Et chacune de

ces définitions –l'hispanisme, l'indigénisme, le créole– a signifié une mutilation, puis a exclu de notre personnalité culturelle quelques veines qui avaient autant le droit à nous représenter que l'élue. Mais, en dépit des traités innombrables, articles, débats, symposiums sur un thème qui jamais ne tarit –notre identité–, ce qui est certain c'est qu'à chaque fois que nous avons la chance de nous trouver devant une œuvre de création authentique surgie de notre entourage, le doute s'évapore dans l'acte: le latino-américain existe et est présent, c'est ce que nous voyons et dont nous nous réjouissons, qui nous trouble et nous exalte et qui, d'autre part, nous identifie. C'est ce qui nous arriva avec les contes de Borges, les poèmes de Vallejo ou de Octavio Paz, les cadres de Tamayo ou de Matta, cela nous arrive aussi avec la peinture de Szyslo: ceci est l'Amérique Latine dans sa plus haute expression, en elle est le meilleur de ce que nous sommes et de ce que nous avons.

Suivre dans ces cadres troublants les traces de notre identité tient à quelque chose de

vertigineux, puisqu'elles dessinent une vaste géographie, un labyrinthe tellement complexe et si diversifié d'où même le plus distrait des explorateurs pourrait s'égarer.

Fils d'un scientifique polonais et d'une péruvienne du littoral, Szyslo est pourtant scindé par rapport à ses sources artistiques: l'art précolombien, les avant-gardes européennes, certains peintres américains ou nord-américains. Mais peut-être que le paysage qui l'a entouré la majeure partie de sa vie –le ciel gris de Lima, sa ville, les déserts pleins d'histoire et de mort de la côte et de cette mer qui apparaît avec tant de force dans sa peinture des dernières années– auraient eu une influence si déterminante pour configurer son monde, comme le vieil héritage des artisans anonymes précolombiens avec leurs masques, manteaux de plumes, figurines de glaise, les symboles et les couleurs qui apparaissent fréquemment dans ses toiles. Ou comme les audaces raffinées, négations et expérimentations de l'art occidental moderne



1



2



3

LE LABYRINTHE

Fernando de Szyslo

« L'Immaculée » et depuis, en 1944, il entra à l'Ecole Nationale d'Ingénieurs pour étudier l'ingénierie et s'initier à la peinture. Il fit sa première exposition en 1947. Entre 1948 et 1951 il s'est trouvé à Paris capitale française une rétrospective de son œuvre qui devra parcourir d'autres grandes villes. Dans le livre de l'écrivain péruvien fait une estimation du travail de cet artiste notable.

—le cubisme, le non-figuratif, le surréalisme— sans lesquels la peinture de Szyslo ne serait pas non plus ce qu'elle est.

Les racines d'un artiste sont toujours profondes et inextricables, comme celles des grands arbres. Il est utile de les étudier, de les examiner, parce qu'elles nous rapprochent à ce centre mystérieux duquel naît la beauté et cette force indéfinissable que certains objets créés par l'homme sont capables d'élucider et qui nous désarment et nous subjuguent. Mais, de les connaître sert quand même à connaître leurs limites, puisque les sources qui s'en nourrissent n'expliquent jamais la totalité d'une œuvre d'art. Au contraire, seulement à montrer comment un artiste va toujours plus avant dans tout ce qui forme sa sensibilité et perfectionne sa technique.

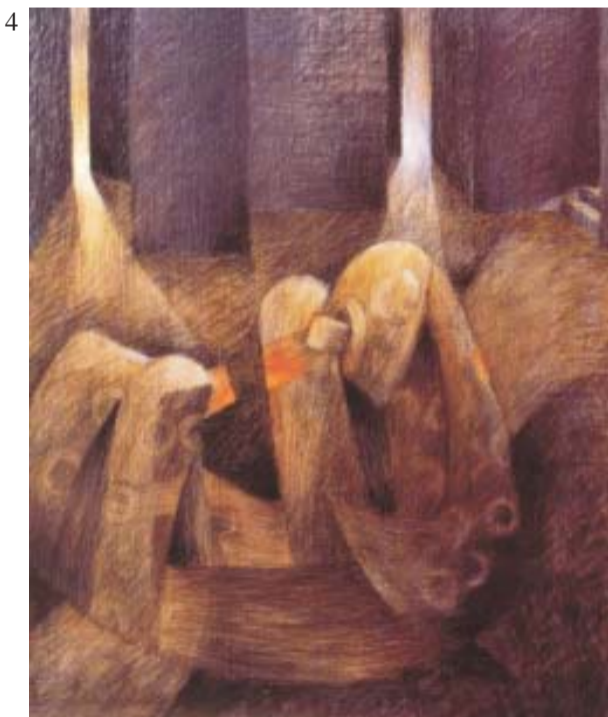
Le personnel, obscure matière faite de rêves et de désirs, de palpitations, de réminiscences et d'impulsions inconscientes — est certainement chez Szyslo aussi important que les courants picturaux auxquels son œuvre s'affilie ou celui-

là qu'il a admiré consciemment ou avec lequel il a rivalisé. Et il est probable que dans ce réduit secret de sa personnalité — celui-là, l'inaccessible clé du mystère, à côté de l'élégance et de l'habileté, est le grand protagoniste de ses peintures.

Quelque chose s'est passé en elles, depuis toujours. Quelque chose qui est plus que la forme et la couleur. Un spectacle difficile à décrire mais pas à sentir. Une cérémonie qui paraissait des fois tenir de l'immolation ou du sacrifice et qui se célèbre sur un autel primitif. Un rite barbare et violent, dans lequel quelqu'un se vide de son sang, se désintègre, se donne et aussi, peut-être, jouit. Quelque chose, dans tous les cas qui n'est pas intelligible, qui doit aller appréhender la vie tortueuse de l'obsession, le cauchemar, la vision. Plusieurs fois, ma mémoire a actualisé rapidement cet étrange totem, dépouille viscérale ou monument recouvert d'inquiétantes offrandes — ligatures, éperons, soleils, tranches, incisions, lances— qui forment depuis longtemps un personnage

récurrent des toiles de Szyslo. Et je me suis fait d'innombrables fois la même question: d'où sort-il? qui est-ce?

Je sais qu'il n'y a pas de réponses à ces questions. Mais que je sois capable de les susciter et de les maintenir vivantes parmi celles qui entrent en contact avec son monde, est la meilleure preuve d'authenticité de l'art de Fernando de Szyslo. Un art qui, comme en Amérique Latine, s'enfonce dans la nuit des civilisations éteintes et se joue des coudes avec les nouvelles, apparues dans n'importe quels coins du monde. Qu'il se tienne bien droit dans le croisement de tous les chemins, avide, curieux, assoiffé, libre de préjugés, ouvert à quelque influence. Mais fermement loyal au secret de son cœur, dans son enfuie et chaude intimité dont se métabolise les expériences et les apprentissages et où la raison se met au service de la non-raison pour que jaillisse la personnalité et le génie d'un artiste. ●



1. *Anabase*. 1982. Acrylique sur toile, 150 x 150 cm.
2. *Abolition de la mort*. 1987. Acrylique sur toile, 200 x 360 cm.
3. *Chemin de Mendieta*. 1977. Acrylique et pastels sur toile, 150 x 150 cm.
4. *Quatrième pas*. 1981. Acrylique sur toile, 100 x 81 cm.
5. *Chambre rituelle II*. Diptyque. 1986. Acrylique sur toile, 200 x 300 cm.
6. *Soleil noir*. Diptyque. 1992. Acrylique sur toile, 200 x 360 cm, collection privée.

Deux récentes publications abordent, avec la rigueur nécessaire, la qualité et l'authenticité, une de nos boissons essentielles : le pisco. La journaliste Mariela Balbi, dans un volume joliment édité et le diplomate Gonzalo Gutiérrez, sont les auteurs de ces œuvres précieuses.

LA PERUANITE DU PISCO

Le pisco et son nom Gonzalo Gutiérrez

E Le lexicologue et professeur d'université iquéenien, César Angeles Caballero, est un des chercheurs qui s'est dévoué de façon majeure à l'investigation des origines du mot «pisco». Dans son œuvre *La péruanité du Pisco et le Dictionnaire du Pisco* il a fait une analyse très complète et une investigation sur la provenance du nom, ainsi que sur sa relation primitive et originelle avec le Pérou.

Angeles Caballero identifia quatre sources –qu'il dénomma «parcours»– comme origine du mot «pisco», toutes véhiculées à une aire géographique déterminée: la côte de l'actuel département de Ica, au sud du Pérou.

LES ORIGINES ZOOLOGIQUES

La première source, ou «parcours», est zoologique. Dans la langue quechua, parlée par les natifs de la zone depuis l'époque précolombienne, «pisku», «piscu», «phishgo», ou «pichiu», fut l'appellation des oiseaux et des passereaux: ceux-là qui aujourd'hui encore se rencontrent en grande quantité dans la zone côtière d'Ica. Angeles Caballero enregistra une série de témoignages de chroniqueurs et de lexicographes, qui partirent de la Colonie et arrivèrent jusqu'à nos jours, gardant la force d'origine de ce mot.

LES ORIGINES TOPONYMIQUES

Il paraît évident qu'à partir de la source zoologique, le mot «pisco» évolua jusqu'à un nouveau parcours, le toponymique. En conséquence de son abondance en oiseaux, le lieu géographique commença à se désigner entre les natifs de la zone du nom de «pisco». Cette désignation, préalable à la Conquête, se maintient depuis l'arrivée des espagnols; de la même manière, dans diverses chroniques, les écrits et les cartes décrivent le lieu avec une telle dénomination.

La première carte connue du



Renzo Uccelli

Pérou fut élaborée par le géographe Diego Mendez, en 1574. A partir des imprécisions de la cartographie de l'époque, à ce moment-là il identifia clairement le port de Pisco, le situant au sud de la Ville des Rois, en ce qu'il était désigné comme le «Golfe de Lima».

Le nom de «Pisco» concernant le port situé sur la côte sud du Pérou, devait avoir été sondé profondément chez les habitants en particulier et dans toute la société coloniale, lorsque le Vice-Roi du Pérou, le Comte de Nieva, informa le Roi d'Espagne sur la fondation d'Ica en 1563, il ajouta qu'il avait l'intention de «fonder une autre ville au nom de Pisco», une fondation coloniale qui cependant ne se concrétisa pas à ce moment-là.

Postérieurement, le Vice-Roi Pedro de Toledo, Marquis de Mancera, décida de baptiser la ville du nom de San Clemente de Mancera, le 23 novembre 1640. Quelques décennies depuis, à la fin du XVII^{ème} siècle, loin d'avoir été détruite par un tremblement de terre et prise d'assaut par le pirate Edward Davis, il fut décidé de changer de nouveau le nom: on la nomma «Ville de la Concorde de Notre-

Dame du Rosaire». A part tout ceci, elle continua à être connue sous le nom de Pisco, son nom d'origine. Une situation semblable, avec une chance identique se vécut également sous la République quand, en 1832, au moyen d'une loi il fut décidé que la «ville de Pisco se dénommerait ville et port de l'Indépendance». Cependant, le nom populaire persista.

LES ORIGINES ETHNIQUES

Le troisième parcours qui est identifié par Angeles Caballero en relation avec le mot «pisco», est de caractère *ethnique*. Il indiqua que, depuis l'époque préhispanique, une communauté habitait la région à l'endroit où se trouve l'actuel port de Pisco. Ces natifs furent les descendants de l'antique culture de Paracas –qui s'est développée au II^{ème} siècle avant J.C.– et qui laissa des traces artistiques d'un très haut niveau comme les fameux tissus polychromes, ainsi que de la culture Nasca – qui suivit celle de Paracas dans la région entre les III^{ème} siècle et IV^{ème} après J.C. – très réputée pour sa merveilleuse céramique, caractérisée par la multitude de couleurs qu'elle contient et pour la construction des «Lignes de

Nasca», géoglyphes d'immense dimension qui représentent des figures anthropomorphiques, zoomorphiques ainsi que divers dessins géométriques.

Dans cette communauté, conquise par l'Empire Inca durant le règne de Pachacutec (1438-1471), une caste de potiers a existé, dénommés les «piskos». Parmi leurs produits caractéristiques, en argile, on trouvait des récipients utilisés pour stocker tous types de liquides, en particulier la «chicha» et des boissons au contenu alcoolisé, préparées à base de «molle» ou «canigua».

En concordance avec l'œuvre de Fernando Lecaros, la caste des potiers dénommés «piskos» fut employée par les espagnols aux débuts de la Colonie pour la fabrication de récipients ou de jarres, en formes d'amphores grecques. Elles étaient fabriquées à partir de boue cuite et recouvertes intérieurement avec de la cire d'abeilles sauvages.

Elles s'utilisaient pour conserver et transporter la liqueur de raisin produite dans la région de Pisco.

LES ORIGINES INDUSTRIELLES

Finalement, tous les parcours antérieurs dérivèrent vers un quatrième origine, qu'Angeles Caballero dénomma «le parcours industriel». C'est ainsi que les amphores fabriquées par les potiers «piskos» passeront à s'appeler aussi «pisco». Dans celles-ci, on commença par conserver l'eau-de-vie de raisin produite dans la région. Il n'est pas difficile d'imaginer que la dénomination fut transférée rapidement du contenant au contenu, de manière que le Pisco ne fut plus uniquement le récipient qui accumula la liqueur, mais que la boisson même passa à être connue à travers ce mot. (Extrait de G. Gutiérrez *Le Pisco / Annotations pour la Défense Internationale de la Dénomination d'Origine Péruvienne*. Lima, Fond Editorial du Congrès du Pérou, 2003). ●

Arrive le raisin, naît le pisco

Mariela Balbi

Le choc culturel a dû être grand pour les espagnols et les habitants de l'Empire des Incas. En outre, aux premiers produits de leur pays leurs manquaient, essentiellement le vin –utile pour célébrer la messe et passer le temps– ainsi que le pain et l'huile. Il fut nécessaire d'importer des raisins pour les semer, ainsi que des olives et du blé. Compte tenu de cette révolution dans la consommation, les seconds découvriront un fruit ou une liqueur inconnue dont la chicha, cette boisson locale, n'en tenait ni la couleur ni la saveur. Garcilaso de la Vega décrit ainsi la décision des conquérants de semer des vignes: «l'anxiété qu'eurent les espagnols pour voir les produits de leur terre sur celles de las Indias (ce qui signifie l'Amérique) fut telle, qu'aucun travail ne leur parut trop grand pour tenter de réaliser leur désir».

Ce chroniqueur métissé raconta que ce fut Francisco de Caravantes, un ancien conquistador, qui apporta les premiers raisins au Pérou. C'était un raisin ferme – d'une variété avec laquelle se fait le pisco – récolté dans les Iles Canaries.

Il fit aussi référence au premier vin produit dans ces terres qui le fut à Cusco, en l'an 1560. L'Espagnol Pedro Lopez de Cazalla se lança dans cette entreprise non «pour l'honneur et la réputation d'avoir été le premier à Cusco à avoir fait du vin de ses vignes, mais pour la cupidité de l'argent du joyau (deux barres d'argent de trois cent ducades chacune) que les Rois Catholiques et l'Empereur Charles Quint avaient promis dit-on, depuis leur ferme royale, au premier venant qui dans quelque village d'espagnols sortait un nouveau produit d'Espagne, comme le blé, l'orge, le vin et l'huile, en certaines quantités».

Le Jésuite Bernabé Cobo situa les droits à Lima, affirmant que les raisins vinrent d'Espagne et que le premier qui les a récoltés, en 1551, fut Hernando de Montenegro, un des plus anciens habitants de la capitale du Vice-royaume. Ce fut certainement un produit recherché «et c'est ainsi que s'estimèrent tellement les premières treilles; il fut nécessaire de les faire garder par

«Cela me vient à l'esprit – avec une coupe de pisco transparent à la main – s'ils l'avaient connu, Noé aurait été embrigadé par lui, Bacchus l'aurait inclus entre les mythiques alcools de ses bacchanales, il aurait aussi inspiré les plus beaux poèmes d'Omar Khayan, pour sa fraîcheur et son côté salubre Verlainne l'aurait préféré à l'amère et perturbante absinthe»

JAVIER PEREZ DE CUELLAR

«Je crois que quelques boissons alcoolisées sont des instruments de précision pour alléger les chagrins humains –le pisco – surtout dans son évocation de pisco sour – est une haute technologie qui arrive à un moment précis aux centres nerveux pour alléger notre fatigue et adoucir notre âme. Il est clair que, comme tout outil de précision, il doit être utilisé avec précaution. Souvenons-nous du commentaire de Marc Twain au sujet d'un proche à lui qui aimait le whisky : «il disait qu'il buvait pour se stabiliser. Des fois il se stabilisait tellement qu'alors il ne pouvait plus bouger»

FERNANDO SAVATER

des gens armés pour que leurs sarments ne soient pas dérobés ou coupés....Le premier vin fut recueilli dans cette vallée de Lima».

Il est difficile de déterminer qui a raison. Ce qui est sûr c'est qu' à partir de là, la culture des vignes s'étendit sur tout le Vice-royaume et que la production se concentra sur la côte du sud,

depuis Canete jusqu'à Moquegua. Plusieurs variétés furent renommées: «le premier raisin qui se planta dans cette terre et qui donna la meilleure abondance est quelque chose de rouge ou de couleur noir clair... là d'autres sortes de raisins furent apportés comme les tendres, chasselas, muscats, les blancs et les noirs». Il est intéressant de noter que la majorité de ceux-ci

DU PISCO SOUR ET AUTRES GLOIRES

Antonio Cisneros

Dans la décade des années cinquante Lima fut, à sa manière, une ville bohème et glamour. Le Grand Hôtel Bolivar, qui fut réputé comme le plus luxueux de l'Amérique du Sud, comptait entre ses hôtes et ses étoiles des personnalités comme Ava Gardner et Orson Welles. A quelques pas de là, se trouvait le quasi centenaire Hôtel Maury, qui à son tour logeait John Wayne, qui ajouta ceci entre « fête et fête », finit par se marier pour toujours avec la très péruvienne Maria del Pilar Pallete.

Suspect plus que de raison, ou sans raison, ceci fit de Lima un lieu incontournable pour ces étoiles (entre autres choses, c'était le quartier général de la ligne aérienne Panagra). Mais il est de notoriété publique qu'il y eut quelque primauté: le prodigieux cocktail appelé « pisco sour ». Appuyés au bar de ses hôtels, Gardner, Welles et Wayne furent imbattables. Surtout, quand il s'agissait de pisco sour double ou des fois triple, connus sous le nom de *cathédrale*. Il se racontait qu'en une occasion la belle Ava Gardner, depuis avoir avalé une douzaine de cathédrales, dansa sur la barre du rutilant Grill Bolivar au joyeux scandale de tous les habitués.

Quoique ce ne soit pas l'unique, le pisco sour est, sans aucun doute, l'apéritif le plus renommé de ces lieux. Son origine remonte au commencement du XX ème siècle et il se dit qu'il fut créé par un vif barmain de l'Hôtel Maury. Bien que d'autres attribuent cette découverte géniale à un cabaretier de l'ancien Morris Bar. Soit comme soit, il apparaît clairement que cette superbe boisson préparée à base de pisco pur, additionnée de jus de citron, de blanc d'œuf, de sucre et de glaçons en neige, est aussi péruvienne que le Macchu Pichu ou l'hymne national.

sont jusqu'aujourd'hui des raisins pour le pisco.

A la moitié du XVI ème siècle la Colonie devenait florissante, laissant derrière elle les guerres entre les conquistadors et privilégiant le travail de la terre ou de la construction. Les terres élues pour les vins furent fertiles et bénéficiaient du « guano » des îles situées juste devant Pisco, dont l'usage avait été si commun chez les incas. En 1572, à Ica se produisaient 20.000 arrobes de vin seulement, ce qui fait approximativement 230.000 litres (1 arrobe = 11,5 kg) et peu depuis, «selon les dates dignes de foi du conteur Lopez de Caravantes, la production vinicole de Ica suffisait pour les besoins de Lima et encore il s'en exportait à la Terre Ferme et à la Nouvelle Espagne». (extrait de M.Balbi. *Le pisco est péruvien*. PromPeru, Lima, 2003). ●

L'ART DE BIEN BOIRE

LE PISCO SOUR

3 onces de pisco pur
1 once de jus de citron vert frais
1 once de sucre liquide de canne (ou deux cuillères à soupe de sucre)
1 blanc d'œuf
4 cubes de glace
Mixer à grande vitesse pendant 20 secondes et servir (la glace doit être réduite)
Mettre au milieu du verre une goutte d'«amargo d'angostura»

ALGARROBINA

1 once et demi de pisco
1 cuillère à soupe de sucre
¼ d'once de algarrobina
2 doses de lait condensé non sucré
1 jaune d'œuf
4 cubes de glace
de la cannelle en poudre
Battre pendant une minute et parsemer avec de la cannelle en poudre. Si vous désirez plus de sucre vous pouvez l'ajouter.

CAPITAN

2 onces de vermouth doux
1 once et demi de pisco pur
4 cubes de glace
Agitez tous les ingrédients dans un shaker à cocktails et servez.

Recettes du barman Jael Ramos, compilées dans *Le pisco est péruvien*.



LA VISITE D'HUMBOLDT



La présence du savant allemand dans notre pays a été remémorée dans un livre récent* qui réunit les travaux de l'intellectuel péruvien bien connu Estuardo Núñez (Lima, 1908) et du scientifique allemand Georg Petersen (FLENSBURGO 1898 – Lima, 1985) dont nous reproduisons un extrait de son étude.

L'illustre scientifique Alexander Humboldt dédia cinq années de son mémorable voyage d'exploration en Amériques, depuis le 5 juin 1799, jour de son départ de La Coruna en Espagne, jusqu'au 3 août 1804, date de son retour à Burdeos. Cette expédition il la finance intégralement avec son propre argent; sans compter sur les aides qui furent attribuées aux membres d'autres fameuses expéditions, financées par plusieurs Etats européens et lui ne disposa pas pour autant de mobilité marine personnelle, de manière qu'il dépendait toujours de la navigation commerciale, d'itinéraires irréguliers, ou de liaisons éventuelles avec d'autres expéditions. Cela expliquait « l'étroitesse du temps » et les retards imprévus pour lesquels il dut plus d'une fois changer son itinéraire de voyage. Quelques uns de ces inconvénients se

devaient aux circonstances dans lesquelles il fit son voyage au Pérou, selon lui en référence à la partie finale de son agréable souvenir sur le plateau de Cajamarca.

Frisant les 33 ans, il s'efforça de voyager, quand il mit pied pour la première fois sur le sol péruvien, le 1^{er} août 1802 et y resta jusqu'à la fin de la journée du 24 décembre de cette même année. Des 146 jours que durera son séjour au Pérou, 52 correspondaient au trajet entre Lucarque et Lima; les 94 restants à séjourner à Tomependa (15), à Cajamarca (4), à Trujillo (13) et à Lima (62). La route suivie mesurait, malgré les nombreux tournants, 1.200 kilomètres, ce qui équivalait à une journée normale de voyage avec des ânes chargés de bagages. En pratique cette norme pouvait varier suivant les circonstances rencontrées en chemin, les intervalles

entre les lieux où passer la nuit et le temps utilisé pour réaliser les observations et la récolte des roches et des plantes.

Le médecin et botaniste français Aimé Bonpland, Carlos Aguirre et Montufar de Quito et Carlos Cortés aussi de cette même ville et expert en peinture botanique, furent compagnons de voyage d' Humboldt. Venait ensuite le personnel de l'expédition assurant les arrières nécessaires pour la surveillance des chevaux et des 18 à 20 bêtes de somme utiles pour le transport de l'équipage volumineux et des collections de roches et de plantes.

Pendant soixante années d'activité scientifique, Humboldt écrivit des centaines de travaux et de lettres; les contributions d'autres auteurs à son sujet sont également nombreuses. Dans les biographies de J. Löwenberg et de la *Deutsche Bücherei*, les titres

catalogués jusqu'en 1959 se chiffrent à 966.

Humboldt dédia au Pérou son étude ingénieuse sur le plateau de Cajamarca qui constitue un des ultimes chapitres de son œuvre *Les cadres de la nature*. Il y relate les incidents du voyage par le «filet» de la Cordillère andine, avec ses étendues froides, ses fleuves torrentueux et ses chemins accidentés; la grande beauté des vallées de Chamaya et del Maranon (appelées depuis Haute Amazonie) avec sa végétation luxuriante et ses fleurs précieuses; ceci se compléta par des appréciations concernant les antiquités et la population de ces parages. ●

*Estuardo Núñez/ Georg Petersen Alexander Von Humboldt au Pérou. *Journal de voyage et autres écrits*. Lima, Banque Centrale de Réserve, 2002.

Une vision complète de nos vingt-quatre départements.

LE NOUVEL ATLAS PERUVIEN

Un effort a été réalisé pour offrir une information ordonnée de la géographie, des villages et des coutumes de notre pays à la rencontre de ses racines –plus récente que les minutieuses statistiques des *quipus* préhispaniques– qui firent la curiosité des principaux chroniqueurs du XVI^{ème} et du début du XVII^{ème} siècle: aux côtés de la narration des succès historiques témoignés ou entendus, ils tentaient de décrire quelques caractéristiques géographiques, naturelles ou culturelles qui les surprenaient essentiellement dans leur approche de la reine de la biodiversité qu'est encore le Pérou.

Les voyageurs et expéditeurs européens firent de l'illustration, tel Jorge Juan et Antonio de Ulloa, laissant depuis cette période une bibliographie splendide à ce sujet. Et, dans la seconde moitié du XIX^{ème} siècle, au milieu du processus d'affirmation complexe de la



République, surgit une œuvre géographique et historique importante des frères Paz Soldan, dont le travail fut poursuivi au siècle suivant par des personnalités telles Javier Pulgar Vidal, mort depuis peu, et d'autres investigateurs bien fouineurs.

Maintenant, dans une édition accessible, parrainée par le quotidien *La Republica* et l'Université Ricardo Palma,

l'Editorial Peisa propose, en douze volumes impeccables bien illustrés et documentés, un *Atlas Départemental du Pérou* qui comprend «l'image géographique, statistique, historique et culturelle» des vingt-quatre départements du pays, converties depuis cette année en brillantes régions.

Cet *Atlas* dépasse largement la célèbre série *Documentation du Pérou* qui décrit également les

départements et a la même volonté d'accessibilité, qui était apparue au début des années soixante. Le matériel ample qu'il contient fut élaboré par une équipe multidisciplinaire sous la direction de Carlos Garayar, Walter H. Wust et German Coronada et compte sur l'appui statistique de l'*Institut Cuanto* et la cartographie du *Groupe Geographos*. Il s'agit en somme d'une œuvre de consultation indispensable pour avoir une connaissance réactualisée de notre pays, qui vient d'une certaine manière compléter le travail fondamental d'Alberto Tauro del Pino: *L'Encyclopédie Illustrée du Pérou* –qui fut écrite avant *Le Dictionnaire Encyclopédique du Pérou* – que le même Editorial Peisa et le quotidien *Le Comercio* réussirent à publier pendant l'année 2001, peu après la mort de l'historien fouineur et dont une réédition actualisée paraîtra prochainement en 2005. (*Alonso Ruiz Rosas*). ●

LES SONS DU PEROU

Eva AYLLÓN. **EVA** (SONY, LIMA, 2002)

«Diva» de la musique afro-péruvienne, chanteuse terriblement populaire dans notre pays, curieusement à peine reconnue à l'extérieur, Eva Ayllón donne un pas crucial pour rechercher son «internationalisation» avec cet album. L'argentin Pedro Aznar (connu pour son association avec Charly Garcia David Lebon dans le -super groupe Serù Giran) collabora à cet effort et a réalisé un travail impeccable à la production. Sans perdre de vue ses racines musicales, la voix de Ayllón résonne ici plus universelle que jamais et projette les sons traditionnels de la côte péruvienne.

CHACALON ET LA NOUVELLE CREME. **LE MEILLEUR DU PHARAON DE LA CHICHA** (NUEVOS MEDIOS, MADRID, 2002)

Lorenzo Palacios, «Chacalon» fut la première figure représentative



de la culture populaire qui naquit des tensions et des synthèses propres à l'impact social des migrants qui transformèrent complètement l'horizon urbain de la capitale du Pérou à la fin des années septante. «Chacalon», dans cette notable introduction à son œuvre éditée par la marque espagnole «Nuevos Medios», réunit les paradigmes que caractérise la «chi-

cha» ou la «cumbia» péruvienne: dans des chansons tant emblématiques comme «Je suis provinciale» ou «Ma douleur», le dénommé «Pharaon de la chicha» interprète, microphone à la main, les latitudes des collines peuplées des zones marginales de Lima.

DANIEL F. **MEMOIRE DEPUIS VESANIE** (GJ RECORDS, LIMA, 2002)

Le chanteur, compositeur et activiste «sous-terrain» Daniel F. est un des artistes les plus énigmatiques de la scène du rock indépendant du Pérou et le meneur, pendant plus de vingt ans, de la bande *Leusemia*. Dans ce disque, Daniel F. débranche sa guitare et s'abandonne à la beauté et la profondeur lyrique de quelques compositions qui, transitant par la rhétorique amoureuse et l'introspection sentimentale, peuvent nous remettre tranquillement au travail de figures tellement prometteuses de la chanson

iberico-américaine comme celle de Joan Manuel Serrat ou celle de Fernando Ubierno. Un album révélateur.

DUO AYACUCHO. **EN VIF** (Q' ATARAI, LIMA, 2002)

Une anthologie de chansons qui est tantôt une sélection du meilleur du répertoire de ces authentiques «supers étoiles» de la nouvelle génération d'artistes nationaux de notre montagne, comme une révision hâtive des moments les plus intenses de leur tournée récente à travers le territoire national. Raul Gomez (première guitare et voix) et Viterbo Aybar (voix), de Ayacucho et d'Apurimac respectivement, viennent recourir le chemin pavé par les grands gagnants les frères Gaitan Castro ou William Luna: le folklore à travers le processus de filtrage des nouvelles technologies, quoique dans ce cas-ci persiste le protagonisme de la guitare ayacuchienne. (*Raul Cachay*). ●

AGENDA

LA COMMISSION INTERAMERICAINE DE SCIENCES ET DE TECHNOLOGIE

Entre le 5 et le 8 mai s'est réalisée à Lima la *Réunion Spéciale de la Commission Interaméricaine des Sciences et des Technologies de la OEA*, organisée par le Conseil National de la Science et de la Technologie (CONCYTEC) de notre pays. Pendant la réunion, à laquelle participeront des délégués correspondants des pays membres, des thèmes prioritaires se sont discutés pour la coopération en science et en technologie qui se sont inclus comme des recommandations pour la réunion hémisphérique des ministres de la science et de la technologie prévue aux débuts de 2004. Ainsi même des aires prioritaires se sont identifiées: la science et la technologie pour le développement social et le développement scientifique et technologique régional.

LE CHEMIN INTEGRATEUR

A Lima se célèbre aussi, le 1^{er} et le 2 avril, la *Première Réunion*

Technique Régionale du Projet Qhapaq Nan - Chemin de l'Inca, avec des représentants d'Argentine, de la Bolivie, de la Colombie, du Chili, de l'Equateur et du Pérou, ainsi qu'avec des fonctionnaires du Centre du Patrimoine Mondial de l'UNESCO. Dans cette réunion, qui représenta le lancement du projet en référence, les six pays réaffirmeront leur engagement de déployer leurs forces en leur pouvoir pour que le *Qhapaq Nan- Chemin de l'Inca* - soit déclaré Patrimoine Mondial de l'Humanité.

Ainsi même, la Bolivie, le Chili, l'Equateur et le Pérou souscriront un Mémoire d'Entente pour soutenir un Profil de Coopération Technique Régionale que le Gouvernement du Pérou soumit à l'approbation de la Banque Interaméricaine de Développement (BID), pour l'élaboration d'un Plan d'Action Régionale qui permettra la mise en valeur de ce système routier antique. Pour le financement du projet précité le BID s'est proposé d'offrir un montant de \$ 250.000

qui devra être complété par un fond de contrepartie de \$150.000. Le plan cité devra comporter quatre lignes stratégiques: Le Patrimoine archéologique et l'héritage culturel; la conservation du patrimoine naturel associé au chemin; le développement local communautaire et le tourisme soutenu par la participation communautaire.

LE THEOLOGIEEN A LHONNEUR

Le sacerdote péruvien Gustavo Guttierrez de la Communauté Dominicaine, recevra en octobre prochain le Prix Prince des Asturies en signe de reconnaissance à son exceptionnelle réflexion intellectuelle sur la lumière de la Foi et de la doctrine catholique. L'auteur de *La Théologie de la Libération* et d'autres œuvres importantes qui se fondent sur «l'option préférentielle pour les pauvres» a mérité la reconnaissance de diverses personnalités et institutions à l'intérieur et à l'extérieur de notre pays. ●

CHASQUI

Le courrier du Pérou

Bulletin culturel

MINISTERIO DE RELACIONES EXTERIORES

DIRECTORIO EMPRESARIAL

PROMPERU

Comisión de Promoción del Perú
Calle Oeste No. 50 - Lima 27

Teléfono: (511) 2243279

Fax: (511) 224-7134

E-mail: postmaster@promperu.gob.pe Web: www.peru.org.pe

PROINVERSIÓN

Agencia de Promoción de la Inversión
Paseo de la República No. 3361

piso 9 - Lima 27

Teléfono: (511) 612-1200

Fax: (511) 221-2941

Web: www.proinversion.gob.pe

ADEX

Asociación de Exportadores
Av. Javier Prado Este No. 2875 - Lima 27,

Teléfono: (511) 346-2530

Fax: (511) 346-1879

E-mail: postmaster@adexperu.org.pe
Web: www.adexperu.org.pe

CANATUR

Cámara Nacional de Industria y Turismo
Jr. Alcanfores No. 1245 - Lima, 18

Teléfono: (511) 445-251

Fax: (511) 445-1052

E-mail: canatur@ccion.com.pe

CETTE EDITION A ETE SOUTENUE PAR LES PETROLES DU PEROU



Au service de la culture

LE CORPS DU CHRIST DE CUSCO

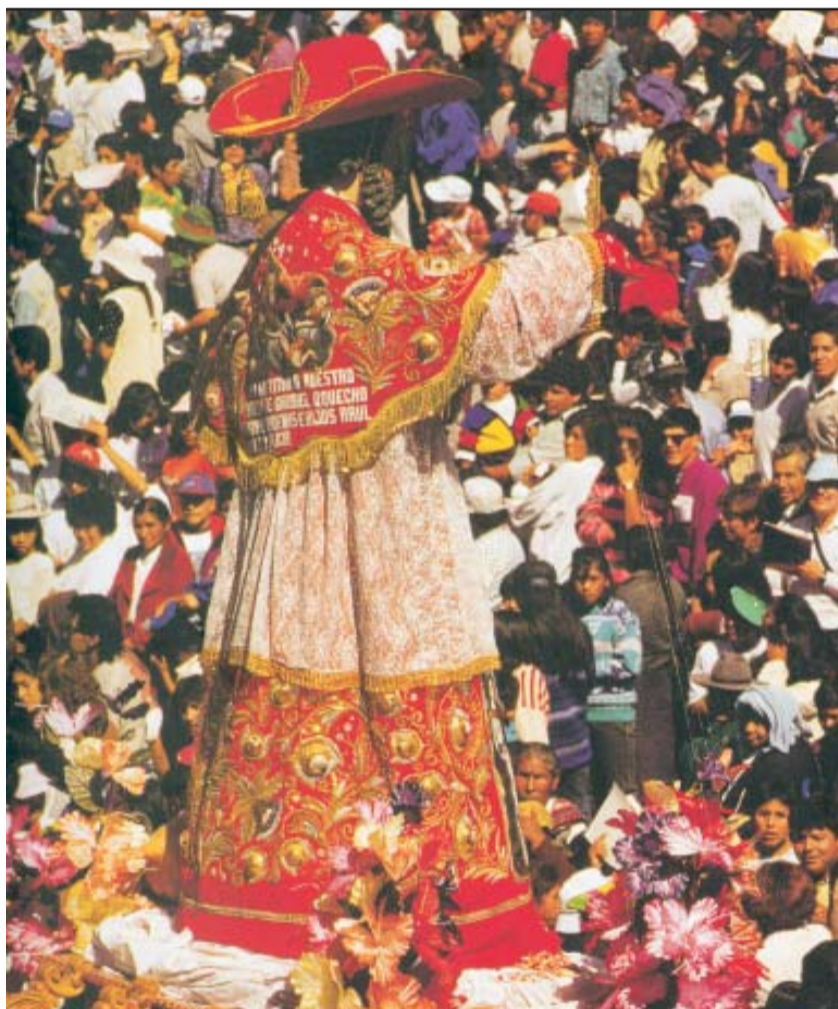
Renata et Luis Millones

Le chroniqueur Polo de Ondegardo nous fait part des ressemblances qu'il trouve entre l'Inti Raimi des Incas et le Corps du Christ, une des célébrations les plus appréciées du christianisme: «Il suffit de se rendre compte que cette fête tombe quasi en même temps qu'une des célébrations que nous les chrétiens, rendons à la solennité du Corps du Christ... ». La superposition entre les calendriers précolombiens et coloniaux sont plus le fruit d'une recherche forcée.

Ceci ne dément pas l'immense importance que trouva l'Inti Raimi cusquéenien de l'époque incaïque. Elle a dû être la fête principale de la Tawantinsuyu, portée à l'hommage à Inti, le dieu le plus ancien du panthéon incaïque. La représentation moderne en a fait un festival qui fut recréé dans la décennie de 1940, à des fins touristiques. Néanmoins, elle a gagné du prestige et son étude retient le regard attentif des anthropologues.

Pendant que le Corps du Christ cusquéenien est devenu la fête régionale par excellence depuis l'époque coloniale jusqu'à nos jours, il a une multiple participation témoignée par l'iconographie vicéroyale et l'accord des cusquéniens. La tradition populaire a transformé cette fête en une grande assemblée "d'image des images" des églises de la ville et des peuples voisins. La réunion est présidée par l'image du Christ, le *Taytacha Temblores* de la cathédrale, durant les jours que les saints et les vierges restent dans le temple, il a dialogué avec eux, a écouté leurs revendications et a donné satisfaction à leurs demandes de prix ou de punition au comportement des fidèles de chaque paroisse.

Là, concourraient quinze images des paroisses d'origine coloniale et des districts de San Sebastian, San Jeronimo et de Poroy. Ces images, sujets principaux de la fête, assistaient à la célébration dans un ordre, suivant une séquence dictée par la tradition qui, sans doute, accepta quelques changements toujours avec une résistance, ou certaines absences ou remplacements qui ont à voir avec les vigueurs des représentations sacrées dans chacun de ses domaines particuliers. En tout cas, il n'y eut pas de changement à défilé dans l'ordre suivant: Saint Antonio, Saint Jeronimo, Saint Cristobal,



Saint Sebastian, Sainte Barbara, Sainte Anne, Patron Santiago, Saint Blas, Saint Pedro, Saint José, Vierge de la Almudena, Vierge de Belen et la Vierge Inmaculada Concepcion, connue comme la Belle. Ces images comme le Cristo de los Temblores, ont un siège à la Cathédrale. Seul le Cristo (*Taytacha*) ne défile pas en cette occasion.

Le corps du Christ, comme faisant partie du culte catholique est très ancien. La fête fut créée par Urbain VI en 1264 et nouvellement promulguée par Jean XXII en 1317. Quand l'Espagne étendit son Empire, la légalité de son domaine s'assit sur une concession papale qui obligeait ses gouvernants à évangéliser les terres découvertes.

Ce fut une de ses préoccupations dans le Nouveau Monde qui fut difficile à accomplir dans

les Andes dû aux guerres prolongées entre les conquistadors. Seulement le quatrième Vice-roi du Pérou, Francisco Toledo (1569-1581), a pu organiser le contrôle politique et idéologique du vaste territoire de Tawantinsuyu. En 1572, comme faisant partie de cet engagement, il a dicté entre ses ordonnances celle qui se réfère à l'obligation du Corps du Christ: pour ceux qui le représentent, comme pour avoir en soi-même le Corps de Notre Seigneur Jésus Christ, Dieu et homme véritable... trente jours avant ladite fête, le dit "corregidor" impose l'ordre de réunir dans la maison de l'hôtel de ville, tous les marchands et tous les officiers de tous les métiers, auquel ils ont manifesté avant toute chose l'obligation d'honorer et célébrer la dite fête, chaque officiant selon ses possibilités, pour ce qu'il

représente ou parce que c'est l'usage ou la coutume partout où il y a des chrétiens, il leur demande à chacun de montrer leurs danses ou leur auto-représentation..."

Le caractère obligatoire se teinte de plusieurs dispositions moralisatrices: il était interdit aux femmes de s'appuyer aux fenêtres pour regarder la procession et si elles étaient portées à le faire, non seulement le mandat d'y participer n'était pas accompli, sinon de surcroît elles distraient les croyants. L'amende était de cinquante pesos. Toledo fit aussi attention à la manière dont les indigènes célébraient le Corps du Christ: "en toutes manifestations publiques, les indiens accoutumés avant et après de s'être enivrés, exorbités et déconcertés par la boisson..." Cependant, le Vice-roi pensait que chaque ordonnance sur ce thème ne pouvait se développer; c'est ce qui se déduit du texte de son mandat, il n'ajouta pas, "une peine temporelle", mais il mit la responsabilité sur la conscience de ses fonctionnaires.

Ici nous ne sommes pas intéressés à savoir si l'adéquation au calendrier chrétien fut correcte. La caractéristique de cette époque dans le processus d'évangélisation et de résistance fut de la perception des autorités européennes au respect à une première et inévitable coexistence des traditions, qui dans le cas du Corps, par la même structure participative de la fête, a permis la présence de rituels précolombiens. ●

Extrait de *Le Calendrier Traditionnel Péruvien*. Fond Editorial du Congrès du Pérou, 2003.